

CHARLES DE COSTER, LA *LÉGENDE D'ULENSPIEGEL* ET L'ESPAGNE

RAYMOND TROUSSON

Université Libre de Bruxelles

RESUMEN *Charles de Coster y España*

Las posturas ideológicas de Charles de Coster con respecto a España son muy claras a partir de su colaboración con la revista *Uylenspiegel*. Periodista comprometido, denuncia una España en la cual reconoce una aliada del Vaticano y un apoyo a las fuerzas reaccionarias. En las *Légendes flamandes* y luego en la *Légende d'Ulenspiegel*, echa mano de las fuentes históricas tradicionales para ilustrar su concepción de la España del pasado. Opone a los protestantes, que representan el librepensamiento y la exigencia de libertad política, una España fanática y obscurantista; a Ulenspiegel, símbolo de la alegría flamenca, la figura de Felipe II, que encarna la austeridad y el ascetismo devotos. Así pues, si bien los medios literarios son originales gracias a la utilización de la leyenda y de los modelos épicos, la ideología de De Coster coincide con la de la masonería y del liberalismo progresista del siglo XIX en Bélgica.

Palabras clave: De Coster, política, España, liberalismo, compromiso.

RÉSUMÉ *Charles de Coster et l'Espagne*

Les prises de position de Charles De Coster à propos de l'Espagne apparaissent clairement dès sa participation à la revue *Uylenspiegel*. Journaliste engagé, il dénonce dans l'Espagne moderne l'alliée du Vatican et le soutien des forces réactionnaires. Dans les *Légendes flamandes*, puis dans la *Légende d'Ulenspiegel*, il utilise les sources historiques traditionnelles pour mettre en scène sa conception de l'Espagne du passé. Aux protestants représentant la libre pensée et l'exigence de liberté politique, il oppose une Espagne fanatique et obscurantiste, à Ulenspiegel symbole de la joie de vivre flamande, un Philippe II incarnant l'austérité dévote et l'ascétisme. Si les moyens littéraires mis en oeuvre sont originaux grâce à l'utilisation de la légende et des modèles épiques, l'idéologie de De Coster rejoint celle de la franc-maçonnerie et du libéralisme progressiste du XIX^e siècle en Belgique.

Mots-clés: De Coster, politique, Espagne, libéralisme, engagement.

Charles De Coster's definite position regarding Spain came clearly to light as soon as he began to write in the review *Uylenspiegel*. As a convinced journalist, he considers modern Spain as an ally of Vatican and supporter of reactionary forces. In the *Légendes flamandes*, and then in the *Légende d'Uylenspiegel*, he makes use of the historical sources to stage his conception of ancient Spain. He sets the Protestant as representative of free thought and political freedom over against a fanatical and obscurantist Spain, *Uylenspiegel* as a symbol of joy of life over against a Philip II as an image of devout austerity. The literary vehicles used are originals thanks to the utilization of legend and epic patterns, while De Coster's ideology rejoins the means of freemasonry and progressist liberalism in 19th century Belgium.

Keywords: De Coster, Politics, Spain, Liberalism, Engagement.

Le 25 août 1830, la représentation, au théâtre de la Monnaie, de *La Muette de Portici* d'Esprit Auber devait avoir des conséquences inattendues. Lorsque le ténor La Feuillade entonne l'air fameux "Amour sacré de la patrie", l'assistance se dresse et, reprenant en chœur, étouffe sous ses clameurs la voix du chanteur. Une foule de jeunes gens massée à l'extérieur du théâtre, comme si elle n'attendait que ce signal, se répand dans les rues. On enfonce les boutiques d'armuriers pour y prendre de la poudre et des fusils, le tumulte tourne à l'émeute, bientôt à la révolution. Les jours suivants, l'insurrection gagne rapidement, suscitant de brefs combats: le Royaume des Pays-Bas avait vécu, la Belgique indépendante naissait sous l'œil attentif des Puissances de la Conférence de Londres. Séparés au XVI^e siècle, arbitrairement réunis en 1815, les Pays-Bas du Nord et du Sud avaient échoué à constituer une union durable.

Indépendance tardive, placée comme tant d'autres sous le signe d'un romantisme à tendances nationalistes et qui voudra très vite doubler la création politique de l'État de celle d'une littérature spécifique destinée à justifier l'existence de la jeune nation. Car la Belgique, à la différence de la Hongrie, de la Pologne, de la Roumanie ou de la Bohême, ne peut se fonder sur l'unité de langue. Elle ne s'enclave pas non plus entre des frontières naturelles, son indépendance résulte d'une brève flambée révolutionnaire et non de longues luttes de libération susceptibles de forger une âme commune et ne peut davantage se réclamer d'une unité antérieure, puisque les régions qui la composent, d'Anvers à Arlon, n'ont jamais constitué une entité politique autonome. Il convient donc d'assurer sa légitimité en créant un esprit national par le recours à une littérature historique supposant une continuité dans l'aspiration à l'unité. Comme disait en 1836 Charles Faider, "une nation qui a de beaux souvenirs historiques, ne possède-t-elle pas tous les éléments d'une littérature?"

Délaissant les XVII^e et XVIII^e siècles, dans nos provinces ères de décadence, les romanciers, influencés d'ailleurs par Walter Scott, se tournèrent donc vers le Moyen Age, multipliant les *Richilde*, les *Philippine de Flandre*, les *Jeanne la Flamande*, les *Baudouin Bras-de-fer* ou les *Conrad le Tisserand*. Mais leur prédilection allait au XVI^e siècle, à ce temps des guerres de religion qui avaient été aussi des guerres contre la domination espagnole et le cléricalisme. A la veille de la Révolution, le Gantois Henry Moke en avait déjà mis en scène, dans des romans lourdement bâtis, des épisodes aux titres significatifs: *Les Gueux de mer, ou la Belgique sous le duc d'Albe* (1827) et *Les Gueux des bois, ou les patriotes belges de 1566* (1828), les Gueux devenant, par un anachronisme délibéré, des "patriotes", des "Belges" aspirant à fonder une nation.

Cet engouement touche également les historiens: les études sur Philippe II ou l'Inquisition sont alors légion et Philippe Henne donnera, de 1858 à 1860, les dix volumes d'une *Histoire de Charles-Quint*, tandis que Charles Rahlenbeek écrit en 1857 une étude sur *L'Inquisition et la Réforme en Belgique*, sans parler des travaux d'Etienne de Gerlache ou de Louis Gachard. Il caractérisera aussi pendant des années la production romanesque chez des auteurs plus chroniqueurs qu'artistes et définitivement oubliés, comme Clays ou Heuvelmans. A peine si surnagent dans les mémoires les noms de Jules de Saint-Genois (*Hembyse*, 1835), de Félix Bogaerts (*El Maestro del Campo*, 1839) ou de Maurice Maurage (*Le Capitaine des Gueux*, 1857). Le théâtre n'est pas épargné: Victor Joly donne *Une tuerie au XVI^e siècle* (1841) et *Jean de Weert: une nuit de Noël sous Philippe II* (1869), Charles Potvin *Les Gueux* (1863), Clément Michaels *Philippe II et don Carlos* (1863), Hyacinthe Kunel *Guillaume le Taciturne* (1863). Même les lettres flamandes sont touchées: Pieter Ecrevisse donne *Egmont's einde* (1850) et Peter Cautereels *De Vondeling* (1866), productions sans intérêt que transcende seul *In 't Wonderjaar* (1837), le roman qu'Henri Conscience consacre aux troubles iconoclastes. Mêmes tendances dans la peinture. Le Salon de 1836 ne présente pas moins de trois tableaux représentant la mort du comte d'Egmont, par Defiennes, Kremer et Van Rooy, et Ferdinand de Braekeleer expose avec succès une *Fureur espagnole* tandis qu'Henri Leys met en scène une famille de Gueux se défendant contre une troupe d'Espagnols. Plus tard, Edmond de Biefve peindra encore un *Compromis des nobles* et Gallait, en 1851, une *Abdication de Charles-Quint* et des *Derniers honneurs rendus aux restes des comtes d'Egmont et de Hornes*. C'est dire que lorsque Charles De Coster publie, tout à la fin de 1867, sa *Légende d'Ulenspiegel*, marquée à la fois par l'esprit national et le messianisme romantique, il a été précédé par une longue lignée de romans historiques dont il se distancie, non par le sujet, mais par le talent. Si son œuvre fut alors incomprise, ce ne fut pas non plus en raison de son idéologie, familière aux esprits de l'époque, mais à cause de sa forme insolite, plus proche de la narration épique que de la construction romanesque.

Isolée dans la grisaille littéraire de l'époque, *La Légende* se situe au terme de l'évolution intellectuelle et politique de son auteur. Vers 1860, au moment où De Coster se charge, dans la revue *Uylenspiegel* fondée en 1856 par son ami Félicien Rops, de la chronique de l'actualité, ses idées ont suivi un long cheminement. De 1836 à 1844, au collège Saint-Michel, il a reçu un enseignement catholique et, si l'on en croit le témoignage de sa sœur, il joue alors avec elle "à la messe" et songe même-brève crise mystique de l'adolescence- à se faire prêtre¹. Dès 1847 cependant, de petits textes bachiques composés pour l'inauguration de la Société des Joyeux témoignent d'un anticléricalisme de tonalité estudiantine. Anticlérical, non athée. En juillet de cette même année, dans son journal, il récuse l'autorité de l'Eglise et le dogme de l'éternité des peines, mais fait une profession de foi déiste: "Je crois en Dieu parce que tout me dit d'y croire. [...] Je crois en une âme immortelle" (ML 3698).

Si l'on rêve, chez les Joyeux, de donner l'essor à une nouvelle littérature, les textes conservés ne montrent guère d'intérêt ni pour les événements de 1848 ni pour les questions sociales, si ce n'est pour déplorer, en termes vaguement humanitaires, la grande détresse du monde. En intellectuel bourgeois de bonne volonté, De Coster est cependant sensible à l'injustice sociale qui lui inspire, le 15 novembre, une poésie intitulée *Quelques chiens* qui lui vaut les félicita-

1.- Archives et Musée de la littérature, Bibliothèque royale (ML 3725). Pour les données biographiques, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage (1990) *Charles De Coster ou La Vie est un songe*, Bruxelles, Labor.

tions et les encouragements d'Eugène Defacqz, fondateur du parti libéral et Grand-Maître de la Franc-Maçonnerie.

A l'Université, de 1850 à 1855, il est un habitué du *Trou* un café de la rue des Sols où se réunissaient les "Crocodiles", groupement d'étudiants hostiles à Napoléon III et fréquentant volontiers les exilés du 2 Décembre. A partir du 1^{er} février 1853, ils font paraître *Le Crocodile*, feuille satirique démocrate soutenant, en matière sociale, des thèses radicales, voire socialistes². Si De Coster n'a pas compté parmi les collaborateurs, il n'a pu demeurer imperméable à l'influence du milieu. En outre, il subit celle de l'un de ses maîtres, l'historien Jean-Jacques Altmeyer, esprit engagé, radical et franc-maçon, amis de nombreux proscrits, apprécié par Karl Marx, lié avec Quinet et Proudhon, qui lui communique sa passion pour le XVI^e siècle et la libre pensée³. Il se lie avec un autre de ses professeurs, le jeune Eugène Van Bommel, né noble mais qui, par conviction démocratique, se refusait à porter son titre et qui publiera divers textes de De Coster dans sa, *Revue trimestrielle* où l'écrivain fait aussi la connaissance de Charles Potvin, anticlérical acharné, libre penseur, pacifiste et socialiste avant la lettre.

En somme, vers 1857, De Coster s'est éloigné de la foi de son enfance et, sur le plan social, il est disposé à soutenir le parti des faibles et des opprimés. Il fréquente encore Henri Samuel, qui avait renoncé en 1848 à une carrière militaire par conviction fouriériste, principal rédacteur, entre 1849 et 1851, de *La Civilisation*, journal démocrate-socialiste, et éditeur des *Châtiments* de Victor Hugo. Enfin, Potvin a convaincu son ami d'adhérer à la Franc-Maçonnerie, où il est initié, le 7 janvier 1858, à la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès. Or, à cette époque, la Maçonnerie, de déiste et spiritualiste qu'elle était, a évolué vers un anticléricalisme de plus en plus virulent, vers l'antichristianisme et même l'antireligion⁴. Dans ces milieux, comme dans ceux du "jeune libéralisme", se prolongent l'hostilité au clergé et la détestation d'une Espagne absolutiste et obscurantiste déjà dénoncée dans la littérature romanesque.

Les premières traces des haines et des engagements de De Coster apparaissent en 1857 dans ses *Légendes flamandes*. L'un des quatre récits, *Smetse Smeë*, est l'histoire d'un honnête forgeron gantois qui a conclu un pacte avec le diable pour s'enrichir, mais le roule ensuite de la belle manière. Si le ton est celui du fabliau, dont le conte conserve la malice et le pittoresque, les horizons s'élargissent. De Coster a fait de son personnage un brave huguenot qui a guerroyé avec les Gueux contre l'envahisseur espagnol au nom de la liberté de penser. Lorsque le contrat vient à échéance, le diable se présente successivement à Smetse sous l'apparence de trois personnages historiques détestés. C'est d'abord le Grand Inquisiteur Jacob Hessels, "le plus grand faucheur d'hérétiques qui fut oncques", "vieux tigre mangeur de nos pays" décrit comme "un méchant maroufle, ayant le poil blanc et crasseux, la corde au col, la gueule bée, tirant la langue" et se souvenant avec nostalgie de l'heureux temps où il siégeait au Conseil des troubles et ordonnait le bûcher pour les "fillettes réformées" qui persistaient dans leur foi en

2.- J. Bartier (1981) *Libéralisme et socialisme au XIX^e siècle*, Bruxelles, Editions de l'Université, 31-42. Sur les Crocodiles, voir l'excellente étude de P. Van den Dungen (1996) "L'Université libre de Bruxelles au temps des Crocodiles", dans *Rops-De Coster. Une jeunesse à l'Université libre de Bruxelles*, Bruxelles, Cahiers du Gram, 39-127.

3.- J. Bartier (1981) *Laïcité et Franc-Maçonnerie*, Bruxelles, Editions de l'Université, p. 7.

4.- Voir O. Hennebert (1892) *Aperçu de l'histoire de la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis*, Bruxelles, pp. 5, 27, 36, 38, 40; R. Desmed (1976-1977) "L'évolution du sentiment religieux chez les Francs-Maçons belges entre 1830 et 1914", *Problèmes d'histoire du christianisme*, 7, pp. 57-86.

chantant “d’une âme libre le Dieu des libres croyants et la libre conscience”⁵ Vient ensuite “le duc de sang, gouverneur des bûchers, seigneur de la hache”, le duc d’Albe, de sinistre mémoire, sous la forme d’”un homme ayant face espagnole haute et âpre, nez en bec d’autour, œil dur et fixe, barbe blanche, longue et pointue” (151-152). Smetse a bientôt fait de rabaisser son arrogance en le rossant sans pitié jusqu’à ce que le bourreau se retire, piteux, aux cris de triomphe des valeureux Flamands: “Battu le duc de sang, honni le seigneur de la hache, vilipendé le prince des bûchers! *Vlaenderland tot eeuwigheid ! Flandres pour l’éternité!*” (156) Paraît enfin le pire du trio:

L’homme était nu sous le manteau, et sus sa poitrine se voyaient quatre grands apostèmes, lesquels n’étaient qu’une plaie et d’où sortait l’infection qui empuantissait la forge et les nuées de poux qui y sautaient. Et il avait à la jambe droite un cinquième apostème plus ord, fétide et punais que les autres. L’homme était blanc de teint, châtain de cheveux, roux de barbe, avait les lèvres quelque peu élevées et la bouche ouverte un tantinet. En ses yeux gris habitaient mélancholie, envie, dissimulation, hypocrisie, rigueur et male rancune (158).

Ce hideux personnage n’est autre que Philippe II, justement damné pour ses crimes. Le portrait du souverain est dès maintenant celui qu’on trouvera dans *La Légende*, “empoisonneur d’âmes...meurtrier et ruine du pays... époux sans amour... père sans entrailles” Les souffrances de l’enfer n’ont pas apaisé sa haine et son fanatisme:

Ha, que n’ai-je, un seul jour, puissance, armée et trésors autant que j’en veux, Flandres aurait trépassé vite. Lors on y verrait la famine régner, séchant le sol, tarissant l’eau des sources et la vie des plantes, les blêmes et derniers habitants des villes dépeuplées y errer comme fantômes, s’entretenant sur les monceaux pour y chercher quelque pourrie nourriture, les bandes de chiens affamés arracher pour les dévorer les nouveau-nés au sein tari des mères; la famine se tenir où était l’abondance, la poussière où étaient les villes, la mort où était vie, les corbeaux où étaient les hommes; et sus la terre nue, pierreuse et désolée, sus ce cimetière, je planterais une croix noire avec cette inscription: «Ci-gît Flandres l’hérétique, Philippe d’Espagne lui passa sus le ventre» (161-162).

Ce triple portrait en dit long sur les sympathies de De Coster comme sur sa vision de l’Espagne. Lorsqu’après sa mort, Smetse se présente devant Jésus lui-même, qui lui reproche d’avoir joui de l’argent du diable, le pauvre forgeron s’épuise vainement à énumérer les actions charitables qui rachèteraient sa faute, quand lui vient une ultime inspiration:

- «Monseigneur,», répondit le forgeron, «j’ai battu autant que j’ai pu les méchants fantômes de Jacob Hessels, du duc d’Albe et de Philippe deuxième, roi d’Espagne.»

«Smetse,», dit Monseigneur Jésus, «ceci est très bien, je te baille permission d’entrer en mon paradis.» (178).

Ainsi le Christ lui-même, reniant l’Eglise catholique et les Espagnols qui se firent en son nom les bourreaux des Flandres, se met du côté de ceux qui ont combattu «pour la libre conscience». Dès l’époque des *Légendes flamandes*, De Coster a donc mis au point une certaine conception de la domination espagnole et des guerres de religion, qu’on trouverait aussi chez les historiens du XIX^e siècle. Comme il convient dans un récit légendaire, la vision est tranchée, sans nuances. A la joie de vivre flamande s’oppose l’austérité espagnole, à l’indépendance le despotisme, à l’aspiration à la liberté de penser un étouffant et impitoyable obscurantisme. Pour *Smetse Smee*, De Coster a eu déjà recours aux sources historiques qui nourriront *La Légende*

5.- Ch. De Coster, *Légendes flamandes*, édition critique établie et présentée par J. Hanse, Bruxelles, Labor, 1990, pp. 143-144.

d'*Uylenspiegel*. Proche encore de ses années d'Université, comment ne se serait-il pas souvenu également des propos enflammés de son maître Altmeyer? En 1853, celui-ci avait publié dans la *Revue trimestrielle* une mordante étude intitulée *Une succursale du Tribunal de sang*, dont la presse avait fait l'éloge, et repris le sujet en mars 1856 dans une série de conférences suivies avec passion. Altmeyer, rapporte un témoin rendant compte de l'événement le 25 mars 1856 dans l'hebdomadaire *Uylenspiegel*, évoquait avec fureur "cette lugubre page de nos annales où tout est meurtre, sang, pillage, où chaque phrase arrache un gémissement, une exclamation de colère ou une malédiction" et présentait le duc d'Albe comme "une hideuse caricature de Satan", Philippe II comme "un assassin vulgaire". A quel point un tel sujet pouvait encore échauffer l'opinion, c'est ce que prouve le témoin de l'*Uylenspiegel*, qui rapporte que "la grande salle de l'Université était littéralement comble et l'enthousiasme indescriptible" Il n'est guère douteux que De Coster n'ait été parmi les auditeurs les plus attentifs. L'irascible professeur ayant récidivé en 1863, c'est cette fois De Coster qui se chargea du compte rendu⁶. Lui-même, dans un article de l'*Uylenspiegel*, le 15 avril 1858, traite Charles-Quint de vautour et Philippe II d'hyène. Aux environs de 1860, le nom de Philippe II évoquait bien toujours les tortures et les fantômes sanglants de l'Inquisition espagnole.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette vogue, dans les milieux progressistes, d'un XVI^e siècle ardent et déchiré. Eugène Van Bommel n'écrivait-il pas en janvier 1864 dans sa *Revue trimestrielle*: "Le XVI^e siècle a de puissants et terribles attraits pour le Belge" (325)? En effet, cette lointaine lutte de libération intéresse des écrivains qui veulent y trouver une préfiguration de leur combat pour la reconnaissance de leur pays dans l'Europe moderne. En outre, à partir de 1846 et passé le temps de l'union sacrée, catholiques et libéraux n'ont pas tardé à s'entre-déchirer, les uns s'accrochant à l'ultramontanisme, les autres tonnant contre le clergé. Dès 1850 avait éclaté, à propos de l'enseignement, un conflit ouvert, l'Etat créant des écoles officielles et l'Eglise interdisant à ses prêtres d'y enseigner. En 1857, la loi des Couvents, confiant aux donateurs et fondateurs l'administration des œuvres d'une paroisse, avait remis le feu aux poudres. L'anticléricisme s'est durci chez les libéraux, les loges maçonniques essaient. Rationaliste, cet anticléricisme est l'un des traits du libéralisme propre aux sociétés marquées par la Contre-Réforme, expression idéologique de la mobilisation de la bourgeoisie contre les partisans de l'Ancien Régime auxquels l'Eglise apportait sa caution⁷. Dans la lutte contre l'Eglise et l'Espagne oppressive, ils voient l'origine de leur propre résistance et dans le protestantisme des Gueux celle de la libre pensée. Peu importe que cette analyse, anachronique, ignore la religiosité intense du siècle et le catholicisme profondément enraciné dans les Flandres: le calvinisme de jadis est comme le soutènement de l'opposition toute moderne à l'intransigeance doctrinale. Le libéralisme s'identifie si bien à la Réforme, qu'en Flandre le chant des anticléricaux sera le *Gueuzenlied* et que le tricentenaire de la Pacification de Gand, en 1876, donnera lieu à des incidents politiques⁸.

Lorsque De Coster, sous le pseudonyme de Karel, signe dans l'*Uylenspiegel* l'article de tête ou, comme on disait alors, le "Premier Bruxelles", c'est donc pour se comporter en jour-

6.- "Discours prononcé par M. Altmeyer à la cérémonie de réouverture des cours de l'Université libre de Bruxelles", *Sancho*, 25 octobre 1863.

7.- A. Miroir (1992) "Libéralisme et anticléricisme belges dans les années 1840", dans *Laïcité et classes sociales 1789-1945. En hommage à John Bartier*, sous la direction de A. Miroir, Bruxelles, Espace de libertés, 198-199.

8.- J. Bartier, "Charles De Coster et le jeune libéralisme", *Libéralisme et socialisme au XIX^e siècle*, 304-305.

naliste engagé. Du 21 octobre 1860 au 11 août 1861, il publie plusieurs dizaines de textes où il aigüise sa plume de pamphlétaire passionné et sarcastique, parfois sectaire. Il n'a rien d'un esprit serein: il écrit en partisan, sur des sujets d'actualité dont on retrouvera la substance, transposée, dans *La Légende d'Ulenspiegel*. Lui qui, quelques années plus tôt, avait manqué l'occasion de visiter l'Espagne⁹, s'en donnait maintenant à cœur joie contre l'autorité pontificale et le pays qui lui était asservi¹⁰. De Coster, en effet, ne décolère pas contre le pape, "dernier débris du Moyen Age", "successeur des chefs suprêmes des inquisiteurs", "gardien de toutes les chaînes" que menace depuis trois siècles "le bras de Luther" (11 novembre 1860), il appelle à la guerre contre le "gueux à la triple couronne" (13 mars 1861) et dépasse même l'anticléricalisme pour rejeter "le bon Dieu de fantaisie" inventé par les prêtres, qui "institua l'inquisition d'Espagne", et se réclamer, comme les romantiques, d'un Lucifer –le porte-lumière– symbole du libre examen: "Le diable, c'est le peuple, le progrès, la lumière, la science. Vive le diable!" (26 juin 1861). Il s'en prend aussi rageusement à cette Espagne détestée, éternelle serve de la papauté qui a de tous temps "procédé de son mieux à l'anéantissement des Mores, au pillage des Indes et au rôtissement des hérétiques, le tout pour la plus grande gloire de Dieu et la conservation de cette institution sublime que l'on appelle la légitimité et le droit divin" (25 novembre 1860). L'aversion tenace que l'écrivain exprimera dans *La Légende* est bien visible sous la plume du journaliste:

Nous nous rappelons avec une vénération mêlée toutefois d'un peu de crainte, la façon ingénieuse dont elle [l'Espagne] s'y prit jadis chez nous, pour combattre la liberté déguisée pour lors de protestantisme. C'était l'époque où les pendus se balançaient aux potences, comme en automne les fruits dans les vergers. Les anthropophages du temps pouvaient alors en parcourant les rues ouvrir des narines de gourmets satisfaits, au fumet de chair humaine, cuite à point, brûlée parfois qu'exhalaient les bûchers. C'était le temps où ceux qui aimaient les concerts de larmes, de sanglots et de gémissements avaient le droit de se procurer gratis ce noble plaisir de dilettante. L'Espagne n'a garde de manquer à ses vieilles traditions (25 novembre 1860).

Le ton ne sera pas plus amène dans une conférence présentée à Bruges en novembre 1866, où De Coster fulmine une fois de plus contre le pape et l'Espagne pour rappeler avec véhémence que "c'est au nom de Dieu que Charles-Quint et Philippe son fils toujours à court d'argent rempliss[aient] leurs coffres des héritages des 68 000 victimes mortes pour cause d'hérésie sous leur règne aux Pays-Bas" (ML 3693).

Ce que De Coster avait dit dans *Smetse Smeë*, dans ses articles politiques et ses conférences, il lui restait à le répéter, avec infiniment plus d'ampleur, dans *La Légende d'Ulenspiegel*, sortie de presse dans les derniers jours de décembre 1867. La composition patiente de cette vaste épopée lui avait coûté dix années de travail et d'efforts et sans doute l'inspiration en avait-elle germé dès 1856, à l'époque où il préparait ses *Légendes flamandes*. Significativement, c'est une toile de son ami Adolphe Dillens qui en a peut-être éveillé l'idée première. Cette année-là, le peintre expose un tableau intitulé *Femmes espagnoles*, qui représentait l'entrée du duc d'Albe dans nos provinces en 1567. Sur un arrière-plan de fermes en flammes et de massacres, des femmes suivent l'armée des envahisseurs:

9.- Il avait été question, en mars 1855, qu'il suive en Espagne un jeune aristocrate anglais, à titre de *traveller companion*, mais le projet échoua (*Journal*, ML 3698, 27 mars 1855).

10.- Sur les thèmes traités par De Coster, voir R. Trousson (1991) "Charles De Coster, du journalisme à l'épopée", dans *La Légende de Thyl Ulenspiegel di Charles Coster*, Bologna, Clueb, 19-38; "Charles De Coster journaliste. Politique sociale et anticléricalisme", dans *Laïcité et classes sociales*, 31-44.

L'avant-garde de l'armée espagnole a déjà passé par là, l'arrière-garde suit, achevant l'œuvre. Deux femmes sont assises sur les débris d'une maison incendiée de la veille. L'une est une jeune fille d'une beauté sévère, pensive et réfléchie. [...] Elle a quitté sa patrie pour suivre un père ou un frère. [...] Elle a trouvé sous ses pas tout l'odieux de la guerre, moins la poésie des grandes batailles; pas de combats, mais des massacres; pas de soldats se disputant fiers et courageux la victoire, mais de froids bourreaux et d'innocentes victimes. Elle rêve donc, souffre et regrette la patrie aimée. A côté d'elle, une jeune mère, rieuse, vêtue en soldat, allaite son enfant, sans regret, joyeuse, chantant, hardie. Uylenspiegel n'hésite pas à [...] déclarer qu'il voit un poème dans l'idée du tableau.

En effet, il y a là, pour le fond, des maisons qui brûlent, des gens que l'on massacre et l'horrible tristesse de l'horrible guerre. Et sur ce fond sombre, voici qu'apparaissent tout à coup, fraîches et rayonnantes, une belle jeune fille rêveuse et une mère allaitant son enfant; tout ce qu'il y a de beau et tout ce qu'il y a de sacré au monde. [...] Les soldats de la foi vinrent brûler, massacrer et détruire. Cet enfant fait songer à ces pauvres mères à qui on en a enlevés d'aussi frais, d'aussi insoucieux, d'aussi aimés, et montre se détachant sur le triste fond de la haine qui anéantit et tue, l'amour qui nourrit et féconde (13 juillet 1856)¹¹.

La guerre et les destructions, le tumulte et la mort, l'amour et la haine: tel sera aussi le fond contrasté sur lequel évolueront les personnages de *La Légende*.

Si l'œuvre de De Coster l'emporte de loin sur les romans historiques qui l'ont précédée, elle ne s'en appuie pas moins sur des sources érudites¹². Pour les tortures et les supplices, il a puisé dans les chroniques et mémoires, dans les documents consultés à l'époque où il était, de 1860 à 1864, employé aux Archives générales du royaume. Il connaît aussi, cela va sans dire, la *Succursale du Tribunal de sang* de son maître Altmeyer, l'*Histoire de la Révolution du XVI^e siècle dans les Pays-Bas* de Nestor Considérant, parue en 1860, et l'*Albert et Isabelle* publié en 1861 par son ami Charles Potvin. Il est surtout tributaire, pour le découpage même de son récit et l'exposé des faits, de la grande *Histoire des Pays-Bas* d'Emmanuel Van Meteren traduite en français en 1618 et qu'il lut, si l'on en croit Potvin, "jusqu'à dix fois" De Coster la suit de près, parfois jusqu'au démarquage, lui emprunte nombre de détails, la résume, lui ajoute ou la dramatise — voire la déforme — selon les besoins. Il utilise enfin, dans l'ordre des sources principales, l'important ouvrage de John Lothrop Motley, *Fondation de la République des Provinces-Unies. La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle*, dont une traduction en quatre volumes avait paru en 1859-1860 et dont il se sert surtout pour les portraits, certaines scènes et de nombreux détails. Des sources donc, mais transcendées par une imagination créatrice et visionnaire. Car de tout cela ne résultent ni plagiat, ni pastiche, ni ennui, parce que l'œuvre, vivant de sa vie propre, se libère de l'historicisme minutieux et de la littéralité des archives. Loin de s'asservir à sa considérable documentation, l'écrivain n'hésite pas à s'en affranchir souvent, quitte à déformer l'histoire selon sa vision personnelle. On ne saurait lui dénier ce droit du créateur, et Victor Hugo n'avait pas procédé autrement dans *La Légende des siècles*. Du reste, lorsque De Coster lui

11.- Sur le tableau de Dillens comme source d'inspiration de *La Légende*, voir J. Hanse (1990) *Charles De Coster*, Bruxelles, Palais des Académies, 130-132.

12.- J. Hanse (1990: 182-199) les a relevées avec soin. On peut y ajouter l'*Histoire de la Guerre des Flandres*, 1644-1649. Voir à ce sujet J.-M. Klinckenberg, "Une source de la *Légende d'Uylenspiegel*: le *De Bello belgico* de Favianus Strada", dans *La Légende de Thyl Uylenspiegel* de Charles Coster, 39-47. Pour les sources, voir encore B. Woodbridge (1927) "Some new sources for Charles De Coster", *Leuvense Bijdragen*, XIX, 81-91, et (1929) "Some sources of Charles De Coster's *Uylenspiegel* Van Meteren's Chronicle", *French Quarterly*, X, 155-170; O.W. Rasmussen (1977) "Emmanuel Van Meteren et John Lothrop Motley, sources de *La Légende d'Uylenspiegel*", *Revue romane*, XII, 297-324.

adressa un exemplaire de son livre, Hugo lui répondit, le 28 novembre 1868: “Votre *Légende d’Ulenspiegel* fourmille de vie et de vérité. C’est l’histoire, plus la fable. L’histoire dit vrai; la fable aussi!” (ML 3700/1).

La Légende, c’est certain, n’est pas pure reconstitution du passé, sans attaches avec le présent. Pour De Coster comme pour Altmeyer ou Potvin, le temps des guerres de religion est le premier épisode d’une lutte pour la liberté de penser qui est loin d’être close. La vindicte du libéralisme à l’égard de l’Eglise, sa passion démocratique, son exigence de tolérance ont passé dans *La Légende*¹³ et en déterminent la portée comme sa présentation de l’Espagne et des protagonistes. Anticatholique d’abord, l’œuvre l’est profondément, puisque la religion romaine s’identifie avec Philippe II et l’Inquisition, avec un prédicateur fanatique et un moine luxurieux, mais elle est aussi démocratique et nationale, l’Espagne représentant l’exercice d’une politique inhumaine et despotique, fondée sur la volonté de puissance et la soif de l’or comme sur le mépris des libertés.

L’intention de l’auteur se révèle dès le début dans la création d’un couple gémellaire, dans un jeu d’oppositions qui se poursuivra jusqu’à la fin entre le héros et le despote, nés le même jour, en 1527, l’un à Damme en Flandre, l’autre à Valladolid, et évoluant tout au long du récit dans un parallèle contrasté¹⁴. Dès le début, la comparaison s’instaure entre les deux fils, Thyl et Philippe, et entre les deux pères, Claes et l’empereur Charles:

*Deux enfantelets sont nés, l’un en Espagne, c’est l’infant Philippe, et l’autre en pays de Flandre, c’est le fils de Claes, qui sera plus tard surnommé Ulenspiegel. Philippe deviendra boucher, ayant été engendré par Charles cinquième, meurtrier de son pays. Ulenspiegel sera grand docteur en joyeux propos et batifolements de jeunesse, mais il aura le cœur bon, ayant eu pour père Claes, le vaillant manouvrier. [...] Charles empereur et Philippe roi chevaucheront par la vie, faisant le mal par batailles, exactions et autres crimes. Claes travaillant toute la semaine, vivant suivant droit et loi, et riant au lieu de pleurer en ses durs labeurs, sera le modèle des bons manouvriers de Flandre*¹⁵.

D’emblée le ton est donné, qui oppose la bonté et la générosité au mal et à l’oppression: annonce d’une perspective manichéenne, propre à l’univers de l’épopée, où s’évanouissent les nuances historiques et les subtilités psychologiques. Les personnages y sont des types, comme le bouillant Achille ou le rusé Ulysse. Des valeurs antithétiques s’y affrontent sans concessions, le Bien s’oppose au Mal, le Droit à l’Iniquité, la Vérité à l’Erreur. D’un côté l’ombre, de l’autre la lumière¹⁶. Dans la *Légende*, l’Espagnol est traité comme l’Infidèle dans les chansons de geste. N’est-ce pas dans celle de Roland qu’on lit: “Les païens ont tort et les chrétiens bon droit”? Le procédé est identique ici. Requérir de l’œuvre trop de rigueur historique, c’est oublier le genre

13.- Voir J.-M. Klinenberg (1968) “L’*Ulenspiegel* de Charles De Coster fut-il le témoin d’une époque?”, *Bulletin de l’Académie royale de langue et de littérature françaises*, XLVI, 3-26.

14.- M. Quaghebeur, “Pour transcender la nation impossible, *La Légende*”, dans *La Légende de Thyl Ulenspiegel di Charles Coster*, 221-222.

15.- Ch. De Coster (1959) *La Légende d’Ulenspiegel*, édition définitive établie et présentée par J. Hanse, Bruxelles, La Renaissance du livre, p. 10.

16.- Sur le caractère épique de *La Légende*, voir J. Hanse (1990: 231-232); R. Mortier (1968) “*La Légende d’Ulenspiegel*, une épopée de la liberté”, *Revue de l’Université de Bruxelles*, XXI, 35-46; H.J. Lope (1983) “De Coster und seine *Légende d’Ulenspiegel* zwischen Gegenwartsbezug und Vergangenheitsbewältigung”, *Romanische Forschungen*, XCV, 36-54.

littéraire dont elle relève. De Coster ne se soucie pas d'écrire un chapitre impartial et documenté sur les guerres de religion, mais de projeter dans un récit fougueux et vibrant d'indignation son exigence de liberté et de justice.

Déjà le portrait de Charles-Quint contraste singulièrement avec l'image traditionnelle. Dans le folklore flamand, l'empereur a laissé en effet un souvenir positif, que rappelle encore, en 1923, la préface de Michel de Ghelderode à son *Histoire comique de Keizer Karel* en saluant en lui «un grand monarque ou un tyran notoire selon qu'en écrivirent les uns et les autres, mais selon moi, personnage plaisant qui prit la vie par le meilleur bout et sut la voir de la bonne manière». Né à Gand, héritier de la tradition de Bourgogne, il n'apparaissait pas aux Provinces comme un souverain étranger, même si les circonstances devaient par la suite le contraindre à "espagnoliser" sa politique et à faire des Pays-Bas un fer de lance de l'Espagne dans le nord de l'Europe et même si l'empereur n'a pas hésité, sinon à introduire l'Inquisition d'Espagne, du moins à mettre en place un système répressif calqué sur le Saint-Office espagnol. Le bon vivant, le Flamand de race de Ghelderode est chez De Coster un ladre affichant une "feinte bonhomie", un goinfre dont la gourmandise jamais rassasiée symbolise son appétit de conquête et de domination. Il a vécu de festins en beuveries (116) et jusque devant Dieu se présente la bouche barbouillée de confiture, grignotant un anchois et tenant à la main un hanap plein de bière (162)¹⁷ Mais Charles n'est pas seulement glouton et bâfreur: la ruse et la méchanceté se lisent dans ses yeux gris et il ignore la pitié. Il n'a pas hésité, dès 1520, à édicter de terribles placards contre les luthériens, à recommander à sa régente Marie de Hongrie de prendre d'impitoyables mesures contre les anabaptistes et lorsqu'il s'agit, en 1540, de mâter sa ville natale, il ne recule pas devant la plus brutale répression:

En ce temps-là, Gand, la noble, refusa de payer sa quote-part de l'aide que lui demandait son fils Charles, empereur. Elle ne le pouvait, étant, du fait de Charles, épuisée d'argent. Ce fut un grand crime; il résolut de l'aller lui-même châtier. Car le bâton d'un fils est plus que tout autre douloureux au dos maternel

Charles arriva sous les murs de la ville avec quatre mille chevaux. [...] Gand eût pu cependant hacher menu son fils et ses quatre mille chevaux. Mais elle l'aimait, et les petits métiers eux-mêmes avaient repris confiance.

Charles l'aimait aussi, mais pour l'argent qu'il avait d'elle en ses coffres et qu'il en voulait avoir encore..

[...] En bon fils pressé d'hériter, il confisqua tous les biens de Gand, revenus, maisons, artillerie, munitions de guerre.

La trouvant trop bien défendue, il fit abattre la Tour Rouge [...] et bien d'autres ouvrées et sculptées comme bijoux de pierre.

[...] Il voulait que Gand fût pauvre, car ainsi elle ne pourrait par labeur, industrie ni argent, s'opposer à ses fiers desseins.

[...] Gand l'avait, en maintes occasions, aimé et secouru, mais il lui frappa le sein d'un poignard, y cherchant du sang, parce qu'il n'y trouvait pas assez de lait.

[...] Il n'eut point pitié de Roelandt, la langue de sa mère, la langue par laquelle elle parlait à la Flandre; Roelandt, la fière cloche. [...] Trouvant que sa mère parlait trop haut, il enleva la cloche. Et ceux du plat-pays dirent que Gand était morte parce que son fils lui avait arraché la langue avec des tenailles de fer (47-49).

17.- Ce portrait est inspiré des données de J.L. Motley. Voir J. Hanse (1990: 197).

Cette scène dévoile le véritable caractère de Charles le despote, bien éloigné de la légende dorée, qui pressure ses peuples et se soucie peu de sa “mère” martyre. Habilement — et l’on retrouve le système des contrastes et des oppositions —, De Coster la fait suivre de celle, célèbre, où Claes empêche le jeune Thyl de mettre en cage un oiseau: “Fils, n’ôte jamais à homme ni bête sa liberté, qui est le plus grand bien de ce monde. [...] Et que Dieu juge Sa Sainte Majesté qui, ayant enchaîné la libre croyance au pays de Flandre, vient de mettre Gand la noble dans une cage de servitude” (50). Plus loin, la scène de l’abdication, évoquée d’après J.L.Motley, où Charles se présente appuyé sur le bras de Guillaume d’Orange, n’est qu’une comédie où Charles dissimule ses desseins pour mieux duper ses peuples. Mais le spectacle terminé, retiré dans la coulisse avec Philippe, il lui révèle avec un effrayant cynisme sa véritable pensée:

Mon fils, nous autres hommes, nous chérissons d’autant plus nos amis qu’elles nous coûtent davantage. Ainsi des peuples. Plus nous les faisons payer, plus ils nous aiment. J’ai toléré en Allemagne la religion réformée que je punissais sévèrement aux Pays-Bas. Si les princes d’Allemagne avaient été catholiques, je me serais fait luthérien et j’aurais confisqué leurs biens. [...] Ces hommes se croient encore libres parce que je les laisse tirer de l’arbalète et porter processionnellement leurs drapeaux de corporations. [...] Mon fils, sois avec eux tel que je le fus: bénin en paroles, rude en actions; lèche tant que tu n’as pas besoin de mordre. Jure, jure toujours leurs libertés, franchises et privilèges, mais s’ils peuvent être un danger pour toi, détruis-les. [...] Frappe l’hérésie, non à cause de sa différence avec la religion romaine, mais parce qu’en ces Pays-Bas elle ruinerait notre autorité. [...] Fais-en, comme moi de la libre conscience, un crime de lèse-majesté, avec confiscations de biens, et tu hériteras comme j’ai fait toute ma vie (118-119).

Hypocrite et froid, dépourvu de tout sentiment, Charles n’a pas même l’excuse de la conviction religieuse: la foi n’est pour lui que prétexte à maintenir l’unité politique et à dépouiller légalement ses peuples. Lorsque Claes le charbonnier et l’empereur cruel se présentent devant Dieu, bien différent sera leur sort. Le bon huguenot mort pour la libre conscience entre en paradis, mais Charles-Quint sera puni selon ses crimes. Il paraît devant le juge souverain, «hoquetant de fatigue, soufflant d’asthme, et vomissant parfois, car la mort l’avait frappé en état d’indigestion», balbutiant une piteuse défense de champion de la vraie foi (p. 164). Aussi est-il condamné à subir à son tour ce qu’il a infligé aux autres: il endurera les peines que sa police a imposées aux innocents; il sera riche afin que la confiscation le jette parmi les pauvres, pauvre afin qu’il connaisse la dureté des riches, ouvrier pour qu’il soit affamé, soldat, afin qu’il se fasse tuer sans savoir pourquoi (p. 165). Sous la plume de De Coster, peu de chose subsiste de la grandeur impériale.

Ce portrait n’est rien encore en regard de celui de Philippe. Avec lui, les Pays-Bas n’avaient plus affaire, comme on disait, à un “prince naturel”: le fils de Charles est un souverain exclusivement espagnol. Lorsqu’il arrive dans les provinces, sur l’ordre de son père, le 17 mars 1549, il ignore le flamand, parle mal le français, ne cache pas son antipathie pour la liberté d’allures de ses futurs sujets et ne fraye qu’avec le duc d’Albe et les seigneurs castillans qui l’ont accompagné. Le jour même de son investiture, le 25 octobre 1555, il s’excuse de ne pouvoir s’adresser aux Etats généraux dans leur langue et laisse parler en son nom l’évêque Granvelle. Les Espagnols sont bientôt très mal vus par les populations qui détestent leur morgue et leur austérité et s’inquiètent du séjour de la soldatesque, tandis que les Espagnols tiennent les habitants pour un ramassis d’hérétiques et d’ennemis du roi. Au cours de son long règne, Charles avait passé, en plusieurs séjours, près de dix ans dans les Pays-Bas; lorsque Philippe s’en éloigne, le 25 août 1559, il n’y remettra plus les pieds, les traitant comme un domaine étranger et laissant la direction des affaires à sa sœur Marguerite de Parme, fille bâtarde de Charles-Quint, et à Granvelle,

bientôt détesté. Enfin, si Charles avait promulgué contre l'hérésie des placards sévères, Philippe ne se trouvait plus en face des luthériens et des anabaptistes, mais devant les calvinistes, plus actifs et révolutionnaires, qui avaient commencé à se manifester pendant les dernières années du règne de son père. Devant les progrès des réformés, en particulier dans les couches populaires, le roi exige les plus sévères mesures de répression. Si Charles-Quint, quoique sincèrement catholique, avait agi surtout en opportuniste, mené par les nécessités politiques, Philippe apparaît bientôt en protagoniste de *leyenda negra*, en souverain absolutiste et fanatique. C'est ce portrait que *La Légende* pousse résolument aux extrêmes.

Charles, fils dénaturé des Flandres, a engendré un monstre, un "vampire" Encore infant et "tout de noir vêtu", Philippe se plaît à écraser les mouches, se délectant à voir gicler leur sang (41), à faire hurler des chats dans son "clavecin vivant"¹⁸, à voir brûler vive une petite guenon: "La bestiole avait tant souffert en mourant dans ce feu que son petit corps semblait être, non pas celui d'un animal ayant eu vie, mais un fragment de racine rugueuse et tordue, et sa bouche était ouverte comme pour crier la mort, il s'y voyait encore de l'écume sanglante, et l'eau de ses larmes mouillait encore sa face" Lorsque Charles, indigné, veut battre "son fils pissant de peur", l'archevêque-gouverneur de l'infant l'arrête: "Son Altesse sera un jour grande brûleuse d'hérétiques" (36-37). Toujours selon la loi des contrastes, le chapitre suivant montrera Thyl recueillant et soignant un chien blessé: le comportement des enfants préfigure celui qu'ils auront devenus adultes. Dolent, mélancolique, frêle et souffreteux, couard et sournois, Philippe n'a plus aucune qualité humaine. Dégénéré, "ce prince pâle comme s'il se fût nourri de champignons de plaies" (41), ce "singe hydrocéphale" (115), incapable d'un désir viril, jette sur les femmes des regards de sombre concupiscence, car il ignore l'amour et la luxure "brillait dans ses yeux gris, comme en hiver la lune sur un charnier" Insensible, il a épousé, pour motifs politiques, Marie de Portugal, qui vient de mettre au monde l'infant Don Carlos: "La reine souffrait des suites de ses couches. [...] Philippe la laissait souvent seule pour aller voir brûler les hérétiques" (50). Elle agonise dans l'Escorial sinistre et glacé tandis que son époux se plaît à regarder se tordre sur le bûcher un sculpteur condamné pour sacrilège: "Et il entendait de loin les cris, et il était aise, mais il ne riait point" (51). Ces derniers mots deviendront le leitmotiv accompagnant chaque apparition du royal bourreau, à qui même le sadisme n'apporte pas la jouissance. Plus tard, il épousera Marie Tudor, la laide, complice de sa haine des réformés, grâce à qui il espère donner à l'Angleterre un monarque espagnol. Mais Marie est stérile, en dépit des lascives caresses par lesquelles elle s'efforce d'allumer le désir de son triste époux:

Alors la goule stérile parlait tendrement et de ses yeux, qu'elle voulait faire doux, priait d'amour le glacial Philippe. [...] En vain, comme un serpent amoureux, elle l'enlaçait de ses bras minces et serrait contre sa poitrine plate la cage étroite où vivait l'âme rabougrie du roi. [...] Elle tâchait, la pauvre laide, de se faire gracieuse. [...] Philippe regardait ses ongles. Parfois il répondait: - «N'auras-tu pas d'enfants? [...] Pourquoi n'as-tu pas d'enfants? [...] Alors la reine tombait sur le tapis comme frappée de mort. Et il n'y avait en ses yeux que des larmes, et elle eût pleuré du sang, si elle l'eût pu, la pauvre goule.

Et ainsi Dieu vengeait sur leurs bourreaux les victimes dont ils avaient jonché le sol de l'Angleterre (86).

Autour de lui ne sont que souffrance et terreur. Son malsain désir s'étant porté sur la princesse d'Eboli, elle lui a cédé par peur. Unissant le sadisme à la lascivité, il ne vient à elle

18.- En réalité, ce clavecin vivant, animé par des chats torturés, avait été imaginé, non par Philippe, mais à Bruxelles, au cortège de l'Omegang, le 12 juin 1549, à l'occasion de la venue du futur souverain. Voir J. Hanse (1990: 198).

qu'après avoir supplicié des mulots et des souris, pour "verser son feu de luxure allumé à la torche de cruauté" (364). Philippe s'est débarrassé du mari en l'empoisonnant à l'arsenic: "Et il paya le deuil de la veuve et ne pleura point" Par le même moyen, il a assassiné Isabelle de France, soupçonnée d'avoir favorisé les projets de Don Carlos: "Et elle mourut. Et Philippe ne pleura point" (291). Nul sentiment humain ne demeure à ce monstre froid et sans entrailles, qui n'a pu engendrer qu'un être pareil à lui. Alors que Schiller avait fait de Don Carlos un héros fougueux, brûlant d'amour pour la liberté et la gloire, résolu à affranchir les Pays-Bas de la tyrannie de son père, et que Van Meteren le donnait pour "un prince brave, subtil, libéral et hardi"¹⁹, De Coster le présente, en renchérissant sur Motley, en digne rejeton du despote, rusé, cruel et licencieux, "laid, contrefait, fou féroce et méchant" qui contrarie chez Philippe son rêve d'"universelle domination du monde". Rien ne sauvera Don Carlos de la haine d'un père qu'il hait lui-même:

Ceux qui servaient le roi Philippe et son fils Don Carlos ne savaient lequel des deux il leur fallait craindre le plus, ou du fils agile, meurtrier, déchirant à coups d'ongle ses serviteurs, ou du père couard et sournois, se servant des autres pour frapper, et comme une hyène vivant de cadavres.

[...] Or, ils apprirent bientôt que Don Carlos avait été emprisonné pour crime de haute trahison. Et ils surent que de noir chagrin il se rongait l'âme. [...] Mais le roi Philippe ne pleurait point.

Le bruit leur vint que l'on avait donné à Don Carlos des figues vertes et qu'il était mort le lendemain, comme s'il fût endormi. [...] Le roi Philippe entendit la messe des morts pour Don Carlos et le fit enterrer dans la chapelle de sa royale résidence et mettre la pierre sur son corps, mais il ne pleura point (290).

Ce souverain sans âme règne en fonctionnaire de la terreur, en politique sans scrupules qui n'hésite pas à instiguer, à Anvers, les destructions des iconoclastes pour pouvoir sévir: "Philippe veut achever l'œuvre sanglante de Charles. Le père sema la mort et l'exil; le fils a juré qu'il aimerait mieux régner sur un cimetière que sur un peuple d'hérétiques" (221). Sans trêve, il suit les conseils de Charles-Quint, multipliant les impositions nouvelles et introduisant dans les Pays-Bas l'Inquisition d'Espagne. Tapi dans son antre de l'Escorial, il gouverne de loin:

Le roi Philippe, morne, paperassait sans relâche, tout le jour, voire la nuit, et barbouillait papiers et parchemins. A ceux-là il confiait les pensées de son cœur dur. N'aimant nul homme en cette vie, sachant que nul ne l'aimait, voulant porter seul son immense empire, Atlas dolent, il pliait sous le faix. Flegmatique et mélancolique, ses excès de labeur rongeaient son faible corps. Détestant toute face joyeuse, il avait pris en haine nos pays pour leur gaieté; en haine nos marchands pour leur luxe et leur richesse; en haine notre noblesse pour son libre-parler, ses franches allures, la fougue sanguine de sa brave jovialité.

Mulet obstiné, il croyait que sa volonté devait peser comme celle de Dieu sur l'entier monde. [...] Il voulait Sa Sainte Mère Eglise catholique, apostolique et romaine, une, entière, universelle.

[Ulenspiegel et Lamme] croyaient voir de loin, dans la sombre demeure de l'Escorial, cette araignée couronnée, avec ses longues pattes, les pinces ouvertes, tendant sa toile pour les envelopper et sucer le plus pur de leur sang (198).

On est loin de la tradition espagnole d'"el Rey prudente" Assurément, la *leyenda negra* qui enveloppe Philippe depuis les *Relaciones* d'Antonio Perez n'a guère trouvé de plus consi-

19.- Cité par J. Hanse (*id.*: 191).

dérable amplification, au point que De Coster lui-même avouait avoir “un peu chargé la physiologie de Philippe II”²⁰. Il a fait en tout cas du seigneur de l’Escorial un prince sans cœur ni entrailles, égoïste et cupide, lâche et cruel, conquérant avide et dévot fanatique.

Son âme damnée, le duc d’Albe — “Sa Ducalité arachnéenne” —, est le digne serviteur d’un tel maître. Froid, insensible, systématique, chargé de rétablir l’obéissance et l’unité confessionnelle, d’une rigueur à la Robespierre, il est l’exécuteur des hautes œuvres, qui a fait “de la terre des pères un charnier”, qui se plaît à “ébatte ses noirs esprits dans les charognes” et dont l’aspect seul glace d’horreur: “L’as-tu vu passer? dit Ulenspiegel. [...] As-tu vu le vilain duc avec son front plat au-dessus comme celui de l’aigle, et sa longue barbe qui est comme bout de corde pendant à une potence? [...] Tu l’as vue cette araignée avec ses longues pattes velues que Satan, en son vomissement, cracha sur nos pays?” (240) De Coster ne lui a pas pardonné le régime de terreur instauré dans les Pays-Bas, ni les confiscations qui saignaient à blanc la région.

La cruauté dont font preuve Charles-Quint, Philippe II et d’Albe, De Coster l’étend au caractère espagnol lui-même, fanatique et intolérant, aveuglé par la superstition papiste et capable en son nom des pires atrocités. Comme Charles IX a fait la Saint-Barthélemy au nom du Christ, pour venir à bout des Gueux les Espagnols mettent le pays à feu et à sang, massacres et incendies scandent le rythme du récit. Inquisiteurs et théologiens espagnols réclament et obtiennent de Charles-Quint la plus féroce répression:

Un archevêque d’Espagne lui demanda que l’on coupât six mille têtes ou que l’on brûlât autant de corps, afin d’extirper aux Pays-Nas la maligne hérésie luthérienne. Sa Sainte Majesté jugea que ce n’était point assez.

Aussi, partout où passait terrifié le pauvre Ulenspiegel, il ne voyait que des têtes sur des poteaux, des jeunes filles mises dans des sacs et jetées toutes vives à la rivière, des hommes couchés nus sur la roue et frappés à grands coups de barres de fer, des femmes mises dans une fosse, de la terre sur elles, et le bourreau dansant sur leur poitrine pour la leur briser. Mais les confesseurs de ceux et celles qui s’étaient repentis auparavant gagnaient chaque fois douze sols.

Il vit à Louvain les bourreaux brûler trente luthériens à la fois et allumer le bûcher avec de la poudre à canon (57).

Partout règnent la torture et les supplices, partout des cavaliers pourchassent à coups de fouet des femmes et des hommes nus fuyant dans la neige (272), partout la terre de Flandre est inondée de sang:

Villes, villages, moissons brûlaient parmi des cris et des larmes; les hauts clochers, dentelles de pierre, détachaient au milieu du feu leurs fières silhouettes, puis tombaient avec fracas comme chênes abattus. De noirs cavaliers, nombreux et serrés comme des bandes de fourmis, l’épée à la main, le pistolet au poing, frappaient les hommes, les femmes, les enfants. D’aucuns faisaient des trous dans la glace et y ensevelissaient des vieillards vivants; d’autres coupaient les seins aux femmes et y semaient du poivre; d’autres pendaient les enfants dans les cheminées. Ceux qui étaient las de frapper violaient quelque fille ou quelque femme, buvaient, jouaient aux dés, et remuant des piles d’or, fruit du pillage, y vautraient leurs doigts rouges. [...] Et la Mort ricassant buvait l’eau pleine de sang (428)

Comment ne pas rêver vengeance et de voir “aux pommiers, pruniers et cerisiers, au lieu de pommes, prunes et cerises, un Espagnol pendu à chaque branche” (453)? Aux atrocités répond un farouche désir d’intraitable vengeance: “Réveille-toi, Flamand; saisis la hache sans

20.- Dans une lettre de 1868 à son ami Camille Picqué (ML 3711/8).

merci: là sont nos joies; frappe l'Espagnol ennemi et romain partout où tu le trouveras" (425). C'est ce que feront Ulenspiegel et les Gueux, jusqu'à ce que Philippe soit déclaré déchu et que la fureur espagnole ait cessé d'ensanglanter les provinces du Nord. Inutile de dire que Dieu lui-même est du côté des réformés et que "Christ leur sourit" quand triomphe "la libre conscience, comme un lion ayant griffes et dents de justice" (440). A mesure que les Gueux gagnent du terrain, Philippe, toujours plus dolent et plus morne, dévore silencieusement sa colère impuissante:

Le roi de sang apprit la nouvelle de leurs victoires. La mort mangeait déjà le bourreau et il avait le corps plein de vers. Il marchait par les corridors de Valladolid, marmiteux et farouche, traînant ses pieds gonflés et ses jambes de plomb. Il ne chantait jamais, le cruel tyran; quand le jour se levait, il ne riait point, et quand le soleil éclairait son empire comme un sourire de Dieu, il ne ressentait nulle joie en son cœur (439).

De Coster, c'est manifeste, n'a pas donné des figures historiques des descriptions objectives. On s'en avise d'autant mieux lorsqu'on le voit attribuer toutes les qualités aux réformés, braves, généreux, charitables, humains, rédempteurs, bons vivants et ne priant que "le Dieu des libres", en taisant que les catholiques eux-mêmes avaient eu à souffrir de l'Inquisition. En face d'Albe et de Philippe, le prince d'Orange, le légendaire Guillaume le Taciturne, est justice et droiture, courageux et clairvoyant quoique souvent mal secondé, interdisant massacres et pillages²¹. C'est oublier que les violences et les atrocités furent, dans la réalité historique, le fait des protestants autant que des catholiques. De Coster doit cependant l'admettre, les nobles ont trahi la cause, laissé Orange seul devant l'ennemi (292, 460-465) et Ulenspiegel entonne amèrement "la chanson des traîtres" Découragé, Lamme dénonce la félonie des grands, mais Ulenspiegel le rappelle au culte du "prince de liberté" qui sert jusqu'au bout la cause et "sacrifie ses biens, son repos et son bonheur pour chasser des Pays-Bas les bourreaux et la tyrannie" (316-317)²². Ici encore joue la vision partisane. Le Taciturne était en réalité un génie essentiellement politique et dégagé de tout exclusivisme religieux, qui a longtemps continué de se dire catholique à Bruxelles tout en s'avouant secrètement luthérien à ses correspondants d'Allemagne, sans appartenir vraiment à aucune des deux confessions; moins résolu que ne le dit De Coster, il a aussi tardé à prendre position dans le conflit. L'histoire selon *La Légende* demeure soumise à une interprétation manichéenne. De même, De Coster suit surtout Motley en minimisant l'ambition des princes pour faire du mouvement de révolte une insurrection essentiellement populaire²³. Comme chez Michelet, c'est le peuple, non les grands hommes,

21.- C'est, par exemple, la perspective de Gustave Frédéric dans sa préface à l'*Histoire de la révolution du XVI^e siècle dans les Pays-Bas* de Nestor Considérant (Bruxelles et Leipzig, Schnée, 1860, p. 7): "A côté de la sombre figure de Philippe se dresse la noble et brillante image de Guillaume d'Orange. A côté du fourbe, l'honnête homme"

22.- De Coster adopte le point de N. Considérant (*op.cit.*, p. 49): "Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fut un de ces rares génies dont le coup d'œil vaste et sûr, les conceptions hardies dominant et maîtrisent les événements de toute une époque, et dont la Providence semble marquer d'avance les hautes destinées"

23.- "Ce serait une grave erreur que d'attribuer cet important événement historique à des motifs aussi frivoles que l'ambition de quelques grands seigneurs et les embarras pécuniaires d'un certain nombre de gentilshommes. La révolution des Pays-Bas ne fut pas plus un mouvement aristocratique qu'une insurrection démocratique, mais bien une révolte populaire. [...] Les grands seigneurs semblent jouer le premier rôle au début de la lutte, mais ils étaient poussés par un orage qu'ils n'avaient pas soulevé et qu'ils ne pouvaient contenir." L. Motley (1859) *Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies*, Paris, Lévy, I, 308-309. Voir O.W. Rasmussen (1985) "Les projets d'Ulenspiegel et de Charles De Coster", *Bulletin de la Société d'étude des lettres françaises de Belgique*, IV, 13, p. 3.

qui fait l'histoire et De Coster le donne pour une force historique active et consciente; mais il faut se souvenir que l'initiative de la rébellion fut plutôt le fait de l'aristocratie, inquiète de ses prérogatives, et de la haute bourgeoisie²⁴.

On retrouve ainsi l'engagement de *La Légende* dans l'idéologie libérale du XIX^e siècle. Champions de la laïcité, les libéraux progressistes s'en prennent à l'Eglise, au clergé, se penchent sur le sort du peuple laborieux, transforment le protestantisme du XVI^e siècle en explosion d'une liberté de conscience et d'une tolérance dont ils s'instituent les défenseurs. Du reste, si Philippe II est bien l'opresseur des Flandres, il pouvait aussi, pour les contemporains de l'écrivain, revêtir une autre identité à une époque où la Belgique redoutait l'annexionnisme français et les appétits de Napoléon III. A la fin de *La Légende*, Ulenspiegel souhaite "Entre Néerlande et Belgique/ [...] bonne amitié, belle alliance", très possible "n'était l'Escaut", claire allusion au problème du péage de l'Escaut, enfin racheté en 1863, qui avait longtemps été objet de litige entre la Hollande et la Belgique. Mais cette entente lui paraît d'autant plus nécessaire qu'en cette même année la France impériale a suggéré à la Prusse un partage du pays. De Coster faisait déjà état de ses craintes dans l'*Uylenspiegel* du 23 décembre 1860:

Et dans le cas d'un remaniement général de la carte de l'Europe, sur quel appui peuvent compter des peuples tels que les Belges et leurs frères de Hollande? Ils se montreront des héros, mais on leur marche dessus aux héros, quand ils ne sont pas assez nombreux. Dieu nous garde de suspecter injustement les intentions de qui que ce soit au monde. Mais il y a de l'autre côté de Quiévrain, des tendances annexionnistes si générales, un si vif désir de grandeur, que nous pouvons, que nous devons peut-être craindre de voir notre nationalité menacée.

A cette déclaration fait écho, dans la *Préface du hibou*, cette réflexion sur une lecture possible de l'œuvre:

Poète criard, tu tapes à tort et à travers sur ceux que tu appelles les bourreaux de ta patrie, tu mets Charles-Quint et Philippe II au pilori de l'histoire, tu n'es pas hibou, tu n'es pas prudent. Sais-tu s'il n'existe plus de Charles-Quint et de Philippe II en ce monde? Ne crains-tu pas qu'une censure attentive n'aille chercher dans le ventre de ton éléphant des allusions à d'illustres contemporains? (2)

Certes, rien de précis ne confirme l'identification entre Philippe II et Napoléon et, comme le dit J.-M. Klinkenberg, tout autre despote ferait l'affaire²⁵. A un siècle et demi de distance, sans doute, mais le jeu fonctionne dans un système daté d'échos et de transpositions et l'auteur et le lecteur de 1868 songent à l'exemple qu'ils ont sous les yeux. Dans la lutte des Pays-Bas pour leur indépendance, dans la marche incessante des Gueux contre l'occupant espagnol, il y a certes à la fois fait historique et revendication éternelle, mais le fait ne s'assimile-t-il pas aussi, dans les consciences de l'époque, au combat tout moderne de l'Italie pour chasser l'envahisseur, auquel De Coster journaliste fait souvent allusion? Le Taciturne, héros de la libération, n'est pas plus Garibaldi que Philippe II n'est Bonaparte, mais il l'évoque, il rappelle, comme la *Préface du Hibou*, que l'histoire est un éternel et tragique recommencement.

Faire de la Réforme la représentation de la libre pensée, vider le protestantisme de son contenu proprement religieux est un autre anachronisme qui, cette fois, fuit l'histoire pour rejoindre le contemporain et ranimer chez le lecteur le sens d'un engagement bien précis. Et il serait super-

24.- J.-M. Klinkenberg (1968: 4).

25.- *Id.*, p. 7.

flu d'insister sur la part donnée à la Flandre, au mouvement flamand déclaré, dans les articles de De Coster, "éminemment national", ou sur l'urgence, propre autant au XIX^e siècle qu'au XVI^e, de la lutte contre l'Eglise et le pape. Ce n'est pas pour rien que De Coster avouait dans un inédit qu'*Uylenspiegel* était "de l'histoire à coups de fouet, du pamphlet rétrospectif"²⁶. Jusqu'à un certain point — et l'art de De Coster a consisté à dépasser cette limite — la *Légende* ne fut pas seulement le "témoin" d'une époque, transportant avec elle, quasi inconsciemment, le contenu de la conscience collective, mais une véritable incitation à une transposition des faits historiques dans le temps vécu par l'écrivain, et c'est bien dans ce sens que devaient l'entendre les militants de l'*Uylenspiegel*, les libéraux et les francs-maçons.

Gauchissant l'histoire, déformant les figures historiques, De Coster faisait place à l'épopée et à la légende. La mise en situation l'a contraint à mettre en scène la guerre des religions, à affronter papistes et huguenots, à dénoncer la fureur espagnole, à faire de Charles et de Philippe des symboles d'intolérance et d'oppression, mais au-delà de ce conflit circonstanciel se profilent, sans âge, dans l'antagonisme et l'outrance même des portraits, l'opposition irréductible d'une idéologie de lumière et d'un sombre credo dogmatique, la lutte éternelle pour la liberté de penser et le droit de chacun à n'écouter que sa droite conscience.

26.- En écrivant la *Légende d'Uylenspiegel*, ML 3702.

